L'évolution probable de la guerre

Autor(en): **Lecomte**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **74 (1929)**

Heft 1

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-341193

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXXIVe Année N° 1 Janvier 1929

L'évolution probable de la guerre.

Tel est le titre qu'a donné Emile Mayer au dernier chapitre de son livre [1] : *Trois maréchaux*: *Joffre, Galliéni, Foch.*

Mayer est un des rares écrivains militaires qui aient eu quelque succès dans le métier de prophète. On sait qu'ici même, dans les colonnes de la *Revue militaire suisse*, il a prédit, longtemps avant la guerre mondiale, la stabilisation des fronts. Il n'est donc pas sans intérêt de lire et de méditer ce qu'il écrit aujourd'hui sur l'évolution probable de la guerre.

Mayer n'y va pas par quatre chemins ; il ne s'embarrasse pas de longues considérations sur l'infanterie ou l'artillerie de l'avenir, ni sur les principes immuables de l'art de la guerre. Il arrive à la conclusion que « Il semble que, à brève échéance, nous devions assister à la disparition presque complète des forces militaires terrestres, sauf pour le maintien de l'ordre ou pour les entreprises coloniales. Alors les principes de la stratégie et de la tactique orthodoxes cesseront d'avoir une raison d'être. L'art militaire disparaîtra, lui aussi. La postérité ne connaîtra plus de généraux comme les Joffre, les Galliéni, les Foch. »

Je ne crois pas non plus être de ceux qui se paient de mots. Le bourrage de crâne sur la « reine des batailles », le « moral des armées » et les principes « immuables » me laissent assez froid. Tout de même, il me semble que Mayer va un peu fort. S'il avait vraiment raison, alors tout le monde ferait fausse route : la France avec sa nouvelle loi militaire qui veut en cas de guerre militariser tout le peuple, hommes et fem-

[1] Publié en décembre 1928 par la librairie Gallimard, rue de Grenelle, Paris.

mes ; la Suisse qui, depuis qu'elle existe, a mis sa confiance dans le service universel ; la S. d. N. où l'on donne comme idéal, l'adoption progressive du système de milices suisses.

Faut-il vraiment lâcher tout ça et en revenir aux petites armées de spécialistes, qui décideraient du sort des peuples, redevenus de grandes masses amorphes inemployables à la guerre, comme aux siècles passés ?

Pour se former une opinion sérieuse à ce sujet, voyons d'abord quels arguments Mayer apporte à l'appui de sa thèse si audacieuse.

Le principal de ces arguments c'est le développement inévitable de la guerre aéro-chimique. La force de cet argument est indéniable. Il y a vingt-cinq ans que Wright a réussi son premier vol en pleine paix. En 1914, l'aviation militaire était encore dans l'enfance. En 1918, après quatre ans de guerre, elle en sortait à peine, mais déjà elle jouait un rôle important dans les opérations, et ce qui est à retenir, c'est que cette action s'exerçait non seulement au front, mais loin derrière le front.

Il faut bien se rendre compte que cette action lointaine constitue une véritable révolution dans la conduite de la guerre.

Avant 1914, tout individu, civil ou militaire, pouvait, à dix kilomètres du front, vaquer à ses occupations en parfaite sécurité.

En 1918, à cent kilomètres du front, on vivait sous la menace constante du bombardement aérien. En 1929, il existe des avions capables de survoler, sans escale, des pays entiers, et de laisser tomber n'importe où n'importe quelle quantité de n'importe quel solide, liquide, gaz ou germe nocif.

En présence de cette situation, on a le droit, et même le devoir de se demander si les armées terrestres du temps jadis, composées d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie, conduites d'après les règles léguées par Alexandre, Annibal, César, Frédéric et Napoléon, ont encore leur raison d'être ?

Poser la question n'est pas la résoudre. Mayer, tel Alexandre devant le nœud gardien, la tranche par un NON catégorique. Il voit se produire, par la force des choses « une rupture

d'équilibre par suite de quoi la guerre terrestre passera au second plan et sera négligée au profit de la guerre aéro-chimique. Les armées perdront chaque jour de leur consistance, à mesure que les flottes aériennes s'accroîtront et acquerront une prépondérance qui finira par aboutir à une sorte d'exclusivité ».

Il est indéniable que la rupture d'équilibre prophétisée par Mayer est déjà en train de se produire. Les armées type Napoléon sont nettement incapables de protéger efficacement leur pays contre une puissante action aérienne. La défense aérienne doit être partout ; l'armée ne peut y être, à moins de se morceler à l'infini, ce qui serait contraire à toutes les règles traditionnelles de la conduite des armées. Il est donc parfaitement évident que les armées de l'avenir devront faire une très large part à l'action aérienne, offensive ou défensive et que cela entraînera forcément des modifications radicales de leur organisation.

Selon Mayer ces modifications pourront aller jusqu'à la « disparition presque complète ». C'est là que lui et moi ne sommes plus d'accord.

J'ai parlé plus haut des masses amorphes des siècles passés. En effet, il y a quelques siècles, alors qu'il n'y avait ni télégraphe, ni chemins de fer, ni journaux, ni écoles, les masses populaires étaient vraiment amorphes. Elles ne s'intéressaient guère aux événements lointains, dont elles entendaient à peine parler. Les querelles des rois ne concernaient directement que leurs mercenaires ; la masse des peuples en subissait les contre-coups sans y participer.

Aujourd'hui, en plein XX^{e} siècle, les masses ne sont plus amorphes et ne veulent plus le redevenir. Les peuples veulent vivre ; ils ne veulent pas se laisser assassiner sans résistance par quelques escadrilles d'empoisonneurs ou de torpilleurs aériens ; pour employer l'expression de Mayer, ils ne veulent pas « disparaître ».

L'homme, quoi qu'il fasse, ne deviendra jamais un oiseau ; il a été créé pour vivre sur terre et non dans les airs. Tant qu'on n'aura pas trouvé le moyen de fabriquer le pain, la benzine, la poudre et les balles avec l'oxygène ou l'azote de

l'air, les flottes aériennes seront toujours obligées de venir se ravitailler sur terre. La base terrestre sera toujours, pour la flotte aérienne, le tendon d'Achille. Si quelque vermiceau terrestre arrive à ronger cette base, ce sera à la flotte aérienne de disparaître.

Il semblerait donc que le principe directeur de la guerre future doive être : « protection contre les attaques aériennes et attaque par tous les moyens contre les bases aériennes ennemies ».

Il en est d'ailleurs de ce principe comme de tous les principes directeurs, c'est-à-dire que pour parler trivialement, « c'est plus vite dit que fait ».

Sans doute, mais Rome n'a pas été bâtie en un jour et aucune guerre n'a été gagnée sans effort. L'effort exigé par notre nouveau principe est-il tellement plus grand que celui des principes immuables ? Et d'abord, en est-il tellement différent ?

Prenons le premier point ; protection contre les attaques aériennes. Qu'est-ce que cela veut dire ? En premier lieu, une *aviation de combat*, capable de repousser les attaques. Evidemment, cette aviation à elle seule ne peut suffire à tout ; il faut donc aussi une *défense anti-aérienne terrestre.* Mais, de tout temps, on a eu des troupes de forteresse ; celles-ci ont même absorbé parfois de très gros effectifs surtout en artillerie. La défense anti-aérienne terrestre se fera certainement surtout au moyen d'artillerie spéciale. Le problème de la défense aérienne terrestre se réduit donc à la réorganisation et au réarmement des troupes de forteresse. Il entraîne naturellement une revision de la notion : forteresse. En Suisse, par exemple, il est fort douteux que St-Maurice ou St-Gothard jouent jamais un rôle décisif dans la guerre aérienne.

Il faut bien se dire que l'on n'arrivera jamais à tout protéger. Il faudra faire la part du feu : défense terrestre fixe d'un petit nombre de points importants, centres industriels et bases d'aviation ; défense mobile, essentiellement aérienne, du reste. L'ennemi n'aura d'ailleurs aucun intérêt à courir des risques pour aller bombarder des localités sans importance. Pour ces localités-là, il ne s'agira pas de défense mais simple-

ment de protection, par des moyens passifs : abris, masques, etc., qui sont du ressort des autorités civiles au moins autant que de l'armée.

Remarquons que les troupes anti-aériennes ne pourront pas, comme les troupes de forteresse de la plupart des Etats, se composer essentiellement d'anciennes classes d'âge. Elles devront apprendre à tirer le maximum d'effet d'un matériel nouveau et délicat ; ce seront donc des troupes spécialisées dès le recrutement, comme c'est d'ailleurs le cas chez nous.

On peut, je crois, sans être taxé d'optimiste exagéré, estimer que tout Etat qui y mettra le prix arrivera à donner à son territoire une protection non pas absolue, mais suffisante, contre les attaques aériennes. Il y aura de la casse, évidemment, mais rien ne prouve que la victoire puisse être obtenue par l'action aérienne seule. Et même dans ce cas, pour profiter de leur victoire, les vainqueurs seraient bien obligés de descendre sur terre. Une fois à terre, ils seraient à la merci de tout retour offensif terrestre un peu énergique.

L'offensive aérienne seule a donné parfois, aux colonies, des résultats importants. Parfois aussi, elle a échoué entièrement. Mais ces résultats, succès ou revers, ont toujours été obtenus contre des adversaires non préparés, bandes nomades ou tribus demi-sauvages, facilement impressionnables et dépouvus d'aviation et de moyens de défense anti-aérienne.

Contre un adversaire de force à peu près égale, l'aviation même victorieuse, sera le plus souvent obligée de retourner à sa base pour se ravitailler, ce qui donnera au vaincu le temps de réorganiser sa défense.

Il semble donc que, contre un adversaire sérieux, l'offensive aérienne ne puisse donner de résultat durable que si elle est toujours conjuguée avec une offensive terrestre.

Donc, les armées terrestres ne sont pas destinées à disparaître, comme le croit Mayer, mais nous avons vu que leur organisation devra subir de profondes modifications.

Essayons maintenant d'entrevoir sur quoi porteront ces modifications.

Sur les effectifs, d'abord. En effet, l'aviation absorbera de gros effectifs : 50-100 hommes à terre par avion, c'est-à-

dire des centaines de mille hommes, des millions même, pour de grandes nations. La défense anti-aérienne fixe en absorbera à peu près autant, de même que tous les services de l'arrière. L'armée de manœuvre terrestre ne comprendra donc qu'une proportion relativement faible, disons pour fixer les idées, un quart de l'effectif total mobilisable.

Ce sera une diminution, mais pas une disparition. Pour les grandes nations européennes cela fera encore un million et plus de combattants.

Si nous mettons à part l'aviation et ne tenons pas compte des services auxiliaires, ce que nous appelons une armée se compose d'infanterie, artillerie, cavalerie et génie. Quel sera le futur développement de ces différentes armes ?

D'aucuns prédisent la mort, ou si l'on préfère la mécanisation, de l'infanterie et de la cavalerie. Déjà nous connaissons la « tankette », le char à un homme, ni cavalier ni fantassin, ni chair ni poisson, censé apte à se mouvoir et à combattre en tous terrains. Si notre globe était une sphère parfaite, sans dénivellations ni aspérités, ce serait peut-être le combattant idéal. Dans un terrain tant soit peu mouvementé, il aurait probablement autant de succès que les chevaliers à pied du roi Jean à Poitiers ou ceux du duc Léopold à Sempach. Une fois culbuté ou simplement arrêté, il serait bien inférieur au simple fantassin.

Sans vouloir nier le rôle que les chars pourront jouer dans la guerre future, je crois qu'il serait faux de se l'exagérer. Leurs succès, dans la dernière partie de la guerre mondiale, ont été dus, en très grande partie, à l'effet de surprise, sur des terrains appropriés. Lorsqu'on y regarde d'un peu plus près, le succès a été en général médiocre, en terrain quelconque et contre un ennemi averti.

D'ailleurs, on ne peut guère se représenter la conduite de masses de chars agissant pour leur propre compte, sans infanterie. Et ce qui est encore plus difficile à se représenter c'est l'effort financier et technique nécessaire pour former et entretenir une armée pareille.

Je suis donc persuadé que l'hystérie du char atteindra bientôt son point mort, et je crois encore moins au char lourd qu'au char léger. S'il suffit d'un obus bien placé pour envoyer

par le fond des mers le plus gros cuirassé, comment imaginer qu'un char de 60, de 100 ou même de 200 tonnes résiste au feu de l'artillerie ! Et quels routes et quels ponts, faudrait-il construire pour déplacer de tels monstres.

Les chars, ni trop légers ni trop lourds, pourront certes rendre, dans des circonstances favorables, de grands services comme engins d'assaut et d'accompagnement d'infanterie, permettant à des mitrailleuses et à des pièces de petit et moyen calibre de se déplacer sur le champ de bataille. Ils resteront j'en suis persuadé, ce qu'il étaient en fin de guerre, un puissant auxiliaire de l'infanterie. Ils ne supplanteront pas celle-ci, ni l'artillerie dont ils n'auront jamais la puissance, ni la cavalerie dont ils n'auront pas la mobilité. Et l'infanterie aura besoin de l'aide des chars, parce que le fantassin de l'avenir sera forcément peu mobile. Pour pouvoir faire face à toutes les exigences du combat moderne, il devra porter ou traîner après lui tout un attirail, offensif et défensif fort compliqué. Forcé au port du masque anti-gaz, son aptitude à la marche, au tir, à tout effort physique, sera sensiblement diminué. Et quand, malgré tout, il aura réalisé quelque progression, il sera forcé de marquer des temps d'arrêt pour attendre ses engins dits d'accompagnement, ses munitions, ses vivres, encore moins mobiles et encore plus vulnérables que lui. Le char cuirassé lui facilitera grandement sa tâche toutes les fois que le terrain n'y mettra pas son veto.

Moyennant l'aide de l'aviation, des chars et des divers autres moyens d'appui direct ou indirect, la meilleure infanterie — ou la plus nombreuse — finira toujours par vaincre la moins bonne ou la moins nombreuse. Ces victoires terrestres pourront contrebalancer bien des victoires aériennes. Cela dépendra du cas particulier, mais l'armée terrestre victorieuse sera généralement en meilleure posture que la flotte aérienne victorieuse mais dont la base terrestre aura été forcée.

Je ne m'attarderai pas à parler de la cavalerie. Tant qu'il y aura des chevaux il est évident qu'on s'en servira tant pour transporter des hommes que pour traîner des voitures. Mais la cavalerie proprement dite n'existe plus depuis longtemps. Le cavalier n'est plus un combattant, mais un voyageur. Le cheval n'est plus une arme, mais un moyen de trans-

port accéléré. Il y aura cependant encore et probablement toujours des cas où ce moyen de transport sera préférable aux moyens mécaniques. Il est donc fort probable que les armées de l'avenir conserveront une faible proportion d'infanterie montée sur chevaux, à côté de celle montée sur camions, sur bicyclettes et des « mille-pattes » purs.

Je ne parlerai pas non plus longuement du génie, troupe des transmissions, communications et en général de toutes les missions techniques dont il importe de décharger les combattants proprement dits. Il est évident que plus l'industrie se développe, plus nombreux et variés seront les moyens techniques mis à la disposition des armées ; plus nombreuses et plus diverses devront aussi être les troupes chargées de mettre en œuvre ces moyens.

Contrairement à l'opinion généralement répandue je crois que c'est l'artillerie qui est appelée, non pas à disparaître, mais à faire la plus grosse partie des frais de la réorganisation des armées de campagne terrestres.

Quoi qu'on puisse en dire, l'artillerie n'a pas, dans la guerre mondiale, donné ce qu'on attendait d'elle. Malgré un accroissement énorme de ses effectifs et de ses matériels ce n'est pas elle qui a été le facteur décisif. Il semblerait que l'artillerie, qui a atteint des portées de plus de cent kilomètres et des poids de projectile de près d'une tonne, ait donné tout ce qu'elle pouvait donner. Et pourtant, si elle a procuré quelques beaux succès aux deux parties, elle n'a procuré aucune victoire décisive.

La pièce d'artillerie restera le moyen de lancer un projectile lourd à des distances relativement grandes si on les compare à la portée du fusil, relativement faibles comparées à la portée de l'avion. Il semblerait que le problème que l'on a cherché à résoudre pour l'artillerie à grande portée ait été résolu plus complètement par l'aviation de bombardement. A quoi bon construire à grands frais des monstres intransportables pour lancer un projectile à 50 ou 100 km. si l'on peut, au moyen d'avions, en lancer de plus gros, plus nombreux et plus loin ?

Je crois donc que l'avenir verra la décadence sinon de l'artillerie, du moins de l'artillerie lourde, au bénéfice de

l'artillerie anti-aérienne. L'avion devenant le plus dangereux ennemi du fantassin, l'artillerie devra délaisser plus ou moins les buts terrestres pour les buts aériens.

L'artillerie lourde est née du fait que le fantassin s'est enterré pour se protéger contre les obus explosifs. Le fantassin de l'avenir ayant à se protéger surtout contre les avions et les chars cherchera plutôt à se dissimuler qu'à s'enterrer. D'ailleurs, contre les obus à gaz il est contre-indiqué de s'enterrer.

Une artillerie moyenne, assez lourde pour produire un effet sur les avions et les chars, assez mobile pour suivre leurs déplacements, sera la meilleure. On cherchera évidemment à réaliser une arme apte à battre des buts terrestres et fixes aussi bien que des buts aériens et mobiles, ce qui conduira à l'unification des calibres et à la diminution des effectifs.

En somme l'évolution probable de la guerre, sous l'influence des moyens aéro-chimiques paraît devoir être la suivante :

Augmentation très considérable de l'aviation de combat, tant pour l'offensive que pour la défensive.

Organisation d'une puissante défense anti-aérienne terrestre, composée essentiellement d'artillerie spéciale, fixe et mobile.

Diminution correspondante des armées terrestres mobiles, qui comprendront essentiellement :

a) Une infanterie lourde, pourvue de tous les moyens accessoires d'attaque tels que mitrailleuses, lance-mines, canons légers, chars de combat, etc. ; de défense : masques, cuirasses, outils de pionniers ; de transport accéléré : camions, cycles, chevaux, etc.

b) Une artillerie légère, relativement peu nombreuse, capable de battre tous les buts aériens ou terrestres dans la zone du combat d'infanterie.

c) De nombreuses troupes spéciales, génie, service de santé, transports, fabrications, etc.

Evidemment une armée de ce genre ne servira plus à rien le jour où l'on s'assassinera à distance à coups d'ondes foudroyantes et de rayons homicides. Mais ce jour-là, Mayer aura raison et les armées n'auront plus qu'à disparaître.

Mais nous n'en sommes pas encore là. L.